

LES SECRETS DE D'ARTAGNAN

Benoît Abtey

Don Juan
de Tolède
mousquetaire
du Roi

Louis XIV veut savoir...
Ce qu'il découvrira
le marquera à jamais

Flammarion

Don Juan
de
Tolède
mousquetaire du Roi

Janvier 1649. La Fronde va éclater.

Louis XIV, terrifié, a dix ans. Exilé de nuit au château de Saint-Germain, il croit vivre un cauchemar. Chargé de veiller à sa protection, un homme va l'aider à retrouver l'espoir et le sommeil. Cette légende vivante porte un nom : d'Artagnan. Le mousquetaire se fait alors narrateur. Chaque jour, un nouvel épisode, un nouveau chapitre, une nouvelle aventure. Tout un roman resurgit du passé. D'Artagnan lève le voile sur la Cabale des Importants qui se révèle, tel un feuilleton, un foisonnement d'intrigues où les rebondissements s'enchaînent et les secrets sortent du tombeau. Des héros entrent en scène, une empoisonneuse se confesse, Jean-Baptiste Poquelin devient Molière...

Parmi eux, menant la danse, jouant le tout pour le tout, un mystérieux voyageur, trompe-la-mort, paraît au premier plan : Don Juan de Tolède. Le Roi est fasciné par cette figure insolente. Qui est vraiment cet homme ? D'où vient-il ? Louis XIV veut savoir... Ce qu'il découvrira le marquera à jamais.

*Nourri aux films de cape et d'épées, Benoît Abtey signe avec
Don Juan de Tolède, mousquetaire du Roi
un remarquable roman d'aventures, premier volume d'une série :
Les Secrets de D'Artagnan.*

Flammarion

Don Juan
de
Tolède
mousquetaire
du Roi

LES SECRETS DE D'ARTAGNAN

Benoît Abtey

Don Juan
de
Tolède
mousquetaire
du Roi

Flammarion

© Flammarion, 2012.
ISBN : 978-2-0812-8161-5

« Nous devons passer par un creuset rouge,
avant d'arriver saints et parfaits dans les
sphères supérieures. »

Honoré de Balzac, *Le Lys dans la vallée*.

PRÉSENTATION AU LECTEUR

En l'an 1648, où commence notre histoire, le peuple de France est au bord de la révolte. Depuis des années, il subit la pression des taxes et des levées d'impôts afin de soutenir les armées engagées dans la guerre de Trente Ans. Profitant de cette colère générale, des conspirateurs menés par monsieur de Gondi, un évêque libertin, vont déclencher une nouvelle guerre civile, la Fronde. Ils sont résolus à accomplir un coup d'État.

Mais le cardinal de Mazarin a eu vent du complot. Il se garde d'ébruiter l'information.

Le roi Louis XIV est alors un enfant, il a dix ans. Les mois à venir vont le marquer à jamais.

Mousquetaire dans l'âme, d'Artagnan n'est plus le jeune aventurier de sa première jeunesse. C'est un homme accompli. Nous le connûmes au service de la reine dans la fameuse affaire des ferrets de Buckingham. Nous le verrons reprendre du service, missionné par Sa Majesté, régente du royaume, qui se souvient de lui. Comment l'oublier ?

En cette ouverture, il est désormais l'agent du cardinal de Mazarin, sa nouvelle botte secrète...

Première Partie
Entrée en scène

CHAPITRE UN

Où d'Artagnan retrouve en chemin
de vieilles connaissances,
avant de jouer sa vie à pile ou face

5 JANVIER 1648, JOUR DE L'ÉPIPHANIE

*Le carrosse d'un Important
réveille la flamme du chevalier*

Un jour de plus à Paris...

Le chevalier d'Artagnan est déjà debout. L'aurore naissante éclaire la capitale du royaume de France.

Tout vêtu, alors que derrière lui sa jeune maîtresse se réveille à peine, le chevalier fume la pipe face à la fenêtre, en regardant la rue.

Dehors, le ciel est bas, il pleut, il vente, il fait un froid du diable.

Malgré ce mauvais temps de janvier, certains oisillons ont quitté leur perchoir : une bande d'orphelins jette des boules de neige sur l'effigie du cardinal de Mazarin.

D'Artagnan maudit sa situation.

Cantonné à la Ville, il ne peut prêter main-forte à ses amis des gardes françaises faisant la guerre aux Espagnols. Depuis la dissolution de la compagnie des mousquetaires, deux ans plus tôt, le chevalier fait cavalier seul.

— Voici mon champ de bataille, dit-il à haute voix en désignant le groupe de jeunes frondeurs, une ville en émeute.

— Cessez de ronchonner, *monsieur la guerre*, et venez me rejoindre.

D'Artagnan hésite. Il est tôt, la dame est belle, le lit est chaud, mais le service l'appelle. Plutôt que de tourner en rond, tel un animal en cage, ou de paresser comme une bête au soleil, il aimerait mieux se dégourdir les jambes, se remettre en marche, en plein vent.

Il éteint sa pipe et salue sa dame.

— Hélas, je dois regagner mon poste. Mon poste fixe.

— Vous reverrai-je ce soir ? Nous tirerons les Rois.

Certes, le soir venu, il serait idiot de rester seul, face à sa chandelle, comme un moine en prière. Surtout quand on est attendu, désiré, invité, par une si jolie femme.

— Mais oui, ma reine, c'est entendu.

Emmitouflé dans sa cape, le chapeau enfoncé jusqu'aux yeux, d'Artagnan retrouve le grand air. Aujourd'hui encore, Paris se lève avec le jour. Notre chevalier marche à grandes enjambées vers son logis. Autour de lui, les marchands ouvrent boutique. La mauvaise humeur est générale ; elle rassemble les individus, crée des ententes, suscite des bons mots. Au lieu de garder porte close, de rester au chaud, les marchands, les bourgeois, les petites gens ont mis le pied dehors. On fait circuler du vin fumant en reprenant des couplets insolents fustigeant *l'homme en rouge*. On se passe des brûlots de la main à la main sans même se cacher.

D'Artagnan se retourne brusquement.

Un carrosse s'engage comme un boulet dans la rue. Les passants n'ont qu'à s'écarter s'ils ne veulent pas être jetés sous le fer des chevaux. *Place, manants !* semble crier ce luxueux véhicule.

En effet, les badauds se retirent du passage en grande hâte.

Une jeune enfant reste immobile. Elle paraît ignorer le danger qui la menace. Un danger qui ne cesse de se préciser, de se rapprocher.

D'Artagnan court dans sa direction et la soulève dans ses bras, au dernier instant. Le carrosse n'a pas ralenti l'allure. Il est passé au ras du chevalier, en poursuivant sa route.

— Ah, monsieur, comment vous remercier ? s'exclament d'une seule voix les parents qui étaient restés pétrifiés quand le chevalier, plus réactif, était intervenu. Il dépose l'enfant aux mains de sa mère.

— En reconnaissant mieux vos ennemis, répond d'Artagnan. Fermez vos oreilles aux rumeurs et ouvrez les yeux, voici mon conseil. La bonne journée, mes braves gens.

D'Artagnan reprend sa marche avant de s'arrêter soudain.

— Eh bien, il n'est plus si pressé, tout compte fait.

Le chevalier fronce les sourcils et retrouve la garde de son épée.

Le carrosse est à l'arrêt, à quelques pas seulement.

Le propriétaire a mis la main à la portière. Il s'entretient avec un piéton. L'allure de ce dernier jure un peu face à la richesse du véhicule. L'élégance recherchée et tapageuse de l'homme brille au loin. Mais en s'approchant, d'Artagnan aperçoit la gêne sous le lustre. Le chapeau bâille, la cape est élimée, les bottes ont mille plis.

Le chevalier s'approche si près qu'il entend la voix du seigneur, dans le coche, remercier avec chaleur :

— Votre plume s'est surpassée, mon ami. Pondez-moi encore d'autres pamphlets de cette teneur et votre fortune est faite.

Puis, après avoir jeté une bourse que l'autre saisit au vol, il ajoute :

— Aujourd'hui l'argent, demain la gloire.

Le piéton, un poète donc, multiplie les révérences en se courbant jusqu'à terre, puis s'efface, le pas léger, l'estomac vide, la poche pleine.

D'Artagnan sort l'épée. Il est curieux, il veut dévisager ce mécène...

Par chance, la voiture reste à l'arrêt.

D'Artagnan, arrivant par l'arrière, se fléchit et longe la voiture. Il entend des roucoulades, des choses galantes ou grivoises. Ah ! L'homme n'est pas seul, il a de la compagnie.

— Mais pourquoi donc gaspiller votre argent ? demande une voix féminine.

— Tout le sang versé, toute la fortune dépensée pour attenter à la réputation du cardinal, suivent ensemble le cours d'une pente honorable. Ce sont là des œuvres saintes.

— Certes, mais puisque vous avez tant de griefs contre ce parvenu, et tant de brio pour les exprimer, pourquoi ne pas signer vous-même tous ces billets d'humeur ? En variant les styles et les noms d'emprunt...

— Le temps me manque, je cours, je bataille et j'aime... Je ne peux être sur tous les fronts. Au diable les petites flèches, les coups

de pointe, je n'ai ce matin, dans ma poitrine, que de tendres pensées...

— Oh, mon ami...

— Je dépose les armes, la plume assassine et le fer querelleur. Je me rends à vos charmes, et j'implore un baiser de vos lèvres, je mendie le bouton de votre sein.

— Venez, celles-là et celui-ci sont tout à vous.

Le chevalier tire violemment le rideau.

— Comment osez-vous ! s'indigne le propriétaire, rouge de colère. Maladroitement, il tâche de dissimuler, à la vue de l'indiscret, la charmante accompagnatrice qui cesse soudain de rire à gorge déployée.

D'Artagnan sourit sous sa moustache. Ainsi, c'est bien lui ! se dit-il.

Sans trop baisser la garde, le chevalier s'exclame avec une fausse amabilité :

— Pardonnez-moi. Si j'eusse su que le maître de cette diligence ayant manqué de me rouler sur les pieds fût monsieur le coadjuteur, monseigneur l'évêque en personne, je me serais bien gardé d'intervenir de la sorte... Pensez donc.

— Je vous reconnais ! répond avec hauteur le dignitaire, vous êtes le Gascon de l'Éminence, sa créature, ce d'Artagnan !

— Autrement nommé Charles de Batz-Castelmore. Pour vous servir.

— Allez, monsieur ! Reprenez votre route, je poursuis la mienne, et oubliez ce que vous avez vu.

Après avoir remis son épée au fourreau, d'Artagnan s'incline et rétorque avec irrévérence :

— Mais monseigneur, je n'ai rien vu qu'une figure très chrétienne faisant la charité à ses sujets.

Puis, sans attendre de réponse, d'Artagnan s'éloigne le premier, en lançant un dernier trait :

— Mes hommages, madame...

Nouvelle rencontre

Le carrosse vient de doubler d'Artagnan. Mais le voici à nouveau arrêté à l'entrée de la rue Saint-Honoré. Cette rue, d'Artagnan doit également la prendre pour atteindre son gîte. Des cavaliers

font obstruction. Si la voiture repart aussitôt, alors qu'on lui ouvre la route, les autres passants ne peuvent jouir d'une même liberté. La muraille vient de se refermer derrière le magnifique équipage.

D'Artagnan n'aime guère cette entrave menaçante.

Ces cavaliers ne semblent pas être des gens de police, ni même des militaires, mais des mercenaires. Ils ont la mine de l'emploi.

Un spadassin s'approche du chevalier. Il espère le faire reculer sans un mot. Mais d'Artagnan ne bronche pas. Il tente de contourner l'obstacle. Le cavalier se replace en travers du piéton en s'exprimant clairement :

— Halte-là, on ne passe pas.

— Grand bien vous fasse, monsieur, je passe car c'est ici ma route.

— Vous la contournez.

— Pour la rallonger ? Non point. Il fait froid, écartez-vous.

Le cavalier tire l'épée. Ce geste vif alerte les compagnons de l'empêcheur de passer. Ils viennent en renfort encercler l'audacieux. Cependant, l'homme de tête les pousse au retrait.

— Laissez-le moi, j'en fais mon affaire.

Le cavalier met pied à terre alors que d'Artagnan se réjouit. Voilà enfin une occasion de fléchir les jarrets et de jouer du poignet, cela lui manquait !

En engageant le fer, il retrouve ses vingt ans. Il se défend sans cesser de sourire et se fend avec hardiesse. En quelques passes seulement, il a désarmé son adversaire, expédié à terre d'un croc-en-jambe.

Des couleurs aux joues, d'Artagnan ouvre grand les bras, laisse échapper un *Cape de Diou*s tonitruant et se prépare à reprendre le combat, contre forte partie.

En effet, les arrières viennent prendre la relève, en gagnant le devant de la scène. Hélas, pour l'honneur des uns et le plaisir de l'autre, ils sont à nouveau priés de garder les rangs. Un nouveau cavalier fait irruption.

Si le vaincu est le sergent de ce régiment, celui-là en est le capitaine. On se soumet à ses ordres.

Il domine d'ailleurs le cercle, de toute son autorité.

C'est un homme aux traits sévères, à la moustache retroussée, il est vêtu de noir et porte une cicatrice sous l'œil gauche. Son visage se déride, il sourit, l'œil pétillant. Un timbre chaud et grave résonne dans l'air :

— Ainsi, c'est bien vous ! J'ai reconnu votre voix. Cependant, cet accent... ne l'aviez-vous perdu en rentrant chez les mousquetaires, monsieur d'Artagnan ?

— Je le retrouve en m'amusant, monsieur de Rochefort. Si ma compagnie, d'ailleurs, est dissoute, je reste dans l'âme ce jeune homme de province...

— Hardi et batailleur... Jovial et téméraire.

— Loyal envers ses compagnons et fidèle à son cœur.

— Au vrai, vous n'avez pas changé. Vous faites plaisir à voir. Il se respire autour de votre personne un parfum d'antan. Il me monte aux narines et me chauffe les entrailles.

— J'en suis bien aise. Vous allez donc pouvoir donner le meilleur de vous-même. Pourquoi ne pas mesurer nos forces une nouvelle fois ?

— J'aimerais. Croyez-le. Mais pour l'heure je suis en service.

— Ah, c'est navrant. Et quel maître servez-vous aujourd'hui ?

— Un maître sans chair ni âme, invincible et immortel : l'argent.

Un chariot arrive par-dérrière. Rochefort lui fait signe de passer tandis que d'Artagnan s'écarte. Puis, le désignant à son ancien ennemi, le chevalier demande explication :

— Au nom de notre vieille amitié, monsieur, dites-m'en plus.

Rochefort entraîne d'Artagnan à quelques pas. Loin des cavaliers.

— Cela restera entre nous ?

— Ma parole.

— En l'honneur de la fête des Rois, le Mazarin – qui est, je crois, votre protecteur – voulut charitablement livrer ce matin pains et galettes à tous ces pauvres diables faisant la mendicité dans Paris.

— Vilaine besogne que la vôtre. Vous allez empêcher cette livraison ?

— Non pas. Nous avons pour ordre de récupérer les paniers et de changer le nom du généreux donateur.

D'Artagnan ne met pas longtemps à comprendre. Décidément, tout concorde.

— Laissez-moi deviner : le voleur qui vous emploie vient tout juste de passer : monsieur de Gondi, monseigneur le coadjuteur.

— Ah, on ne peut rien vous cacher !

— Que voulez-vous... C'est aux basses méthodes que l'on reconnaît les petites gens, si grands soient-ils. Serviteur, monsieur de Rochefort.

Les deux hommes se saluent avec respect.

Évidemment, Rochefort accorde le passage. Les gardes doivent faire profil bas et laisser le chevalier s'en retourner chez lui, par le plus court chemin.

La galette, le message et la bourse

D'Artagnan arrive enfin à son domicile. Il respire au passage, dans la cour, un doux fumet : celui d'un pot-au-feu que mitonne le bon Planchet, le cordon-bleu de cette maison.

Ce bon Planchet fait désormais partie des murs. Il a pris de l'embonpoint en conservant sa bonhomie. Plus que le valet, mieux que le laquais, il est désormais le modeste intendant de cette résidence d'un cadet devenu lieutenant, d'un lieutenant devenu l'agent du pouvoir. Hélas, la façade est trompeuse.

Aujourd'hui comme hier, le chevalier va sans un liard d'économie devant lui. Les gens d'honneur ne sont pas faits pour être riches. Les bottes ferrées d'or, ils oublieraient ce qu'ils sont : des êtres libres. Il faut donc s'en remettre sans déshonneur à ses amis, à ses maîtresses, aux caprices de la chance et à l'astuce du fidèle Planchet, qui tient *la boutique* en habile homme. Quand les poches de son maître sont vides, il ouvre sa réserve et trouve une bourse sous une latte du parquet. Si la faim menace, il part sans un mot, enfourche un baudet et revient avec un jambon à main gauche et trois bouteilles couchées dans la besace. Tout cela est fait dans le dos du chevalier qui n'en demande pas davantage, mais se félicite d'avoir un tel fournisseur près duquel les mauvaises passes sont changées en joyeux soupers, à la fortune du pot.

D'Artagnan pousse la porte de son logis. La fumée du rôti lui monte au nez. Douce senteur. Le repas est prêt. Le couvert est mis. Avec Planchet, les choses de première importance – boire, festoyer – ne passent jamais au second plan.

Pour tout bonjour, Planchet, une louche à la main, un tablier à la taille, invite le chevalier, sans lever la tête, à bien vouloir prendre place. Toujours penché sur son ouvrage, le marmiton

goûte son ragoût, se délecte, se complimente, repose sa large cuillère, saisit une bonne cuvée rapportée du cellier, en fait sauter le bouchon et tend la bouteille à son maître.

D'Artagnan le félicite.

— Bon, au moins, nous avons à manger chez nous.

— Pour le reste, répond Planchet en se servant à boire, voyez dehors, Paris se nourrit de colère et d'aigreur.

D'Artagnan s'inquiète.

— Triste pitance. Mais nous, aurons-nous un dessert ?

— Me croirez-vous ? Plus une galette en boulangerie, pas le moindre gâteau, je vais devoir mettre la main à la pâte.

À cet instant un homme entre dans la cour.

D'une main, il apporte au chevalier d'Artagnan une magnifique galette au nom du cardinal.

De l'autre, il tend un message noué d'un ruban, puis une escarcelle pesant d'un bon poids.

Le messager se retire... D'Artagnan passe la galette à Planchet et garde pour lui la lettre cachetée ainsi que ce salaire providentiel.

Il défait le ruban et brise le sceau.

— Ah ! dit d'Artagnan à son complice, les affaires reprennent !

Il ajoute :

— Planchet, tu brosseras pour ce soir mon habit de sortie.

— Le plus beau ? Avec les dorures ?

— Le plus noir, Planchet. Celui qui vous cache un homme à la nuit tombée.

— Cela sera fait. Autre chose ?

— Oui, tu nettoieras mes pistolets et tu affûteras mes lames.

— Je vois... Tout particulièrement la belle épée de Tolède que vous offrit le cardinal pour la Noël ?

— J'aimerais mieux la vieille, le cadeau d'Athos. La garde est plus sobre.

— Bien. Est-ce tout ?

— Non, encore une chose, Planchet, tu passeras chez mademoiselle de Beaulieu lui annoncer la triste nouvelle, ce soir point de super aux chandelles, le devoir avant tout.

Puis, se ravissant :

— Tout compte fait, va pour l'épée de Tolède ! Le cardinal sera content... Quant à mademoiselle de Beaulieu, eh bien, dis-lui

À PARAÎTRE

Les Secrets de d'Artagnan
Masques de fer

Composition et mise en page



N° d'édition : L.01ELIN000262.N001
Dépôt légal : février 2012